

Va vite, léger peigneur de comètes !

Collection « *Les Admirables* »

N°6



Sous la direction de Bernard J. Lherbier.

Charles Cros, choix de poèmes



Hubert-Denis Etcheverry (1867~1950), « Réverie ; *La Dame en bleu (titre ancien)* », 1922 / Musée des Beaux-Arts Bonnat Helleu, Bayonne.

•

« La chambre est pleine de parfums. Sur la table basse, dans des corbeilles, il y a du réséda, du jasmin et toutes sortes de petites fleurs, rouges, jaunes et bleues. »

Distrayeuse ~ Le Coffret de santal

CHARLES CROS

Choix de poèmes
{Des roses, des roses, des roses !}

Préface de
SYLVAIN FREZZATO



Peigneurs de comètes

- *Choix des textes et réalisation* :
Bernard J. Lherbier
 - *Relecture* :
Annie Van de Vyver
 - *Illustration première de couverture* :
Franck Caillet, 2018.
- © Peigneurs de comètes & Franck Caillet.
- *Illustrations dans le corps du livre* :
Jean-Michel Lherbier, 2018.
- © Peigneurs de comètes & Jean-Michel Lherbier.
- *Pour la présente édition* :
- © Peigneurs de comètes, 2018.



CHARLES CROS
1^{er} octobre 1842~9 août 1888

« CHARLES CROS, poète français, né à Fabrezan près Narbonne (Aude), le 1^{er} octobre 1842, n'a imprimé qu'un livre de vers grossi de fantaisies en prose : mais son œuvre dans des journaux et revues, œuvre non encore recueillie, est considérable dans la mesure de l'extrême talent déployé sous la dictée d'un génie aussi beau qu'incontestable. Génie, le mot ne semblera pas trop fort à ceux assez nombreux qui ont lu ses pages impressionnantes à tant de titres, et ces lecteurs, je les traite d'assez nombreux en vertu de la clarté, même un peu nette, un peu brutale, et du bon sens parfois aigu, paradoxalement dur, toujours à l'action, qui caractérise sa manière si originale d'ailleurs. De la taille des plus hauts entre les écrivains de premier ordre, il a parfois sur eux ce quasi-avantage et cette presque infériorité de se voir compris, mal à la vérité dans la plupart des cas, et c'est heureux et honorable, par des lecteurs d'ordinaire rebelles à telles œuvres de valeur exceptionnelle en art et en philosophie. Et pourtant amère et profonde, ce qui est souvent, mais ici bien particulièrement synonyme, se manifeste en tout lieu la philosophie de Charles Cros,

Charles Cros, Choix de poèmes

desservie par un art plutôt sévère sous son charme incontestable mais d'autant plus pénétrant.

[...] Mais pour le juger, pour l'admirer dans toute sa puissance de bon et très bon poète, *es menester*, comme dit l'Espagnol, de se procurer l'unique recueil de vers de Charles Cros, le *Coffret de Santal* et de se l'assimiler d'un bout à l'autre, besogne charmante mais bien courte, car le volume est matériellement mince et l'auteur n'y a mis que ce que, bien trop modeste, il a cru être tout le dessus de son magique panier. Vous y trouverez, sertissant des sentiments tour à tour frais à l'extrême et raffinés presque trop, des bijoux tour à tour délicats, barbares, bizarres, riches et simples comme un cœur d'enfant et qui sont des vers, des vers ni classiques, ni romantiques, ni décadents bien qu'avec une pente à être décadents, s'il fallait absolument mettre un semblant d'étiquette sur de la littérature aussi indépendante et primesautière. Bien qu'il soit très soucieux du rythme et qu'il ait réussi à merveille de rares et précieux essais, on ne peut considérer en Cros un *virtuose* en versification, mais sa langue très ferme, qui dit haut et loin ce qu'elle veut dire,

Charles Cros, Choix de poèmes

la sobriété de son verbe et de son discours, le choix toujours rare d'épithètes jamais oiseuses, des rimes excellentes sans l'excès odieux, constituent en lui un versificateur irréprochable qui laisse au thème toute sa grâce ingénue ou perverse. »

Paul Verlaine

(Hommes d'aujourd'hui, n°335, octobre 1888.)



« Les doigts de Charles Cros [...] sont aiguillés par des papillons couleur de la vie qui se nourrissent aussi du suc des fleurs mais que n'attirent d'autres sources lumineuses que celles de l'avenir. Ces doigts sont ceux d'un inventeur perpétuel. [...] Charles Cros a vu dans les mots eux-mêmes des “procédés”, procédés qu'il a chéris au même titre que ceux dont la découverte, puis l'application, marquent les étapes du progrès scientifique. L'unité de sa vocation, en tant que poète et que savant, tient à ce que, pour lui, il s'est toujours agi d'arracher à la nature une partie de ses secrets. De là par

Charles Cros, Choix de poèmes

exemple la surprenante orchestration de certains de ses poèmes en prose qui préparent les “Illuminations”, de là la prouesse qu’il a réalisée de faire tourner le moulin poétique à vide dans “le Hareng saur” [...]

L’humour intervient chez lui comme sous-produit de cette “philosophie amère et profonde” que lui prête Verlaine et sans laquelle il n’eût pu socialement se résigner.

Le pur enjouement de certaines parties toutes fantaisistes de son œuvre ne doit pas faire oublier qu’au centre des plus beaux poèmes de Charles Cros un revolver est braqué. »

André Breton

(*Anthologie de l’humour noir*, Éditions du Sagittaire, 1940,
[Éditions Gallimard, 1950.]



« J’ai été influencé essentiellement par certains hommes, dans la mesure où ces hommes ont exprimé pour moi, précisément, l’amour comme loi profonde de

Charles Cros, Choix de poèmes

la vie ; dans la mesure où ces hommes ont aperçu au-delà d'eux-mêmes une lumière en avant, lumière vers laquelle il fallait marcher quoi qu'il en puisse coûter à leur personne. Ce sont là toutes mes influences et toutes mes préférences. Sur le plan littéraire, elles expliquent le rôle joué dans ma littérature par Apollinaire, Rimbaud, Charles Cros. »

Louis Aragon



« Ses adjectifs, en particulier, assez souvent charriés par le courant banal de la plume, sont parfois d'une audace et d'une netteté singulièrement frappantes :

*Corrects, le zinc et les ardoises
Des toits coupent le ciel normal... (Insomnie)*

Sans compter des métaphores explosives (“ la forêt des spontanités ”) et des abstractions autoritaires qui annoncent Rimbaud et le symbolisme, ainsi que “cette

Charles Cros, Choix de poèmes

délicieuse sourdine au service d'une parfaite naïveté de cœur », dont il convient de chercher la source chez Cros, “ et non chez Verlaine, dont l'ingénuité procède toujours d'un calcul ” (Le Dantec) ».

Louis Forestier et Pierre-Olivier Walzer

(Introduction à l'édition des *Œuvres complètes*,
[Bibliothèque de la Pléiade, *mf* Gallimard,
1970, page 30.)



« Tout rêver et tout dire. L'enjeu de Charles Cros fut conquête. Savant et poète, bonjour l'excitateur d'imaginaire ! Entre le point fixe et l'immensité, entre le flux éternel et l'instant arrêté, jamais il ne saura choisir. »

Patrice Delbourg (*Les désespérés*, Le Castor Astral,
[1996, page 13.]

PRÉFACE



CHARLES CROS ET LA MÉTAMORPHOSE

NÉ EN 1842 DANS L'AUDE, mort à 45 ans, Charles Cros est souvent considéré, à tort, comme une figure atypique du paysage littéraire de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il est vrai qu'il a pour lui d'être ce poète doublé d'un inventeur, une qualité qui motive la critique à vouloir le démarquer de ses contemporains. Mais d'autres cumulent également les fonctions : Aubrey Beardsley écrit, comme Rops, Jean Richepin est tour à tour matelot, franc-tireur... Villiers de l'Isle-Adam s'essaie à la politique... Et la science, si elle n'occupe pas autant leur vie, demeure dans leurs œuvres assez importante pour qu'ils lui accordent une place de choix. Cros fait partie de ces auteurs, qui décident d'insuffler un nouvel élan à la littérature en allant dénicher ailleurs leur matière. Remuant, résolument fin-

Charles Cros, Choix de poèmes

de-siècle, il participe à la revue des Hydropathes, au cabaret du Chat noir, anime le cercle des Zutistes, séduit par la diversité, puisant son inspiration dans une multitude de domaines avec cette spécificité de changer le médium en laboratoire. Comme chez nombre d'écrivains fin-de-siècle, le texte devient chez lui le terrain de l'expérimentation, de l'hybridation et du métamorphisme, via l'assemblage incongru, le mélange des genres... Peuvent s'y côtoyer Romantisme et Naturalisme, génétique et Bucolisme, les découvertes sur l'atome et les molécules s'amalgament à la mythologie grecque, à la Rome antique, au vampirisme... Et les influences, réappropriées, soumises à l'altération et à la déformation, encouragent une renaissance, contribuent à un renouvellement artistique par la mise en scène, si ce n'est de leur mort, tout au moins de leur affaiblissement.

Sa poésie reflète ces tendances : elle emprunte à la peinture, à la sculpture, sait osciller entre poésie pastorale et Décadence, grande littérature et littérature populaire... Cette dernière association est d'ailleurs relativement

courante, dans les milieux de la contre-culture : parce qu'ils font du cabaret et du music-hall leurs lieux de prédilection, des groupes fin-de-siècle engagés dans cette veine (Hydropathes, Incohérents, Hirsutes, artistes du Chat Noir, Fumistes¹...) facilitent la dissémination

¹ Dans son ouvrage sur la fumisterie et les rires fin-de-siècle, Daniel Grojnowski définit en ces termes le mot de « fumiste » : « [fumiste : terme] utilisé par ceux qui placent les *Illuminations* et *Les Délivrescences* sur le même plan, qui condamnent d'un même jugement l'écriture décadente, la poésie de Mallarmé, la peinture impressionniste ou les hardiesses d'un Rodin. Selon eux, relèvent de la fumisterie les esthétiques dévoyées mises au compte de la provocation ou de la maladie mentale. [...] Mais le mot est avant tout brandi en étendard par ceux qui se réclament de ce qu'on nomme déjà "l'avant-garde" », in D., Grojnowski, B., Sarrazin, *L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle*, José Corti, Paris, 1990, p. 20. Grojnowski ajoute plus loin : « à partir de la publication [...] du *Parnasse contemporain* [...] se détermine nettement une ligne de partage entre les prétentions

d'esthétiques en apparence plus élitistes à la culture populaire, de même qu'aux arts visuels ou aux arts de la scène. Ces artistes ont d'autant plus d'importance que leurs œuvres redistribuent, au moyen de la parodie et de la caricature, le style et l'imaginaire d'autres formes littéraires fin-de-siècle qu'elles prétendent mépriser, telle, par exemple, la Décadence. Dans « La Science de l'amour », Charles Cros campe le personnage d'un scientifique qui achète des vers à un poète. Moderne, et, on le comprend assez vite, Décadent, il lui permet d'outrer les traits caractéristiques du style, de se moquer des formules complexes, emphatiques, de la

de la plupart des poètes qu'édite Lemerre et les incartades d'un certain nombre d'exclus. La veine parodique s'affirme alors avec une belle continuité. Elle manifeste une dissidence et prend valeur de pamphlet. [...] Dès lors le langage poétique s'engage en toutes sortes d'aventures », des auteurs dévoyant « une manière de dire qui se condamnait à la routine », *ibid.*, pp. 43-44.

sophistication des termes, et d'un vocabulaire dont les Décadents usent jusqu'à l'obsession (« rêve bleu », « blafard », « magnétisme », « parfum », ...) Lorsque le héros se retrouve dans un train avec sa maîtresse, il peut lui tenir des discours éminemment parodiques, soufflés par son ami poète : « [l']horizon rougit le soir », lui dit-il, « le matin s'empérle à l'aurore, et l'on est tous deux face à face, après la distraction ou le sommeil, dans des pays à parfums nouveaux ». Puis : « Virginie, dis-je donc un matin, rêve bleu de ma vie, étoile de mon avenir blafard, [...] [j]e dois [...] momentanément me soustraire aux lueurs de tes yeux, au magnétisme de tes baisers, à l'éblouissement de tes étreintes »².

La Décadence y est raturée, privée de sa substance pour mieux se faire railler. Elle entretient pourtant des relations étroites avec les groupes à l'origine des dévoiements, qui oublient les similitudes partagées avec

² Charles Cros, « La Science de l'amour », *Le Collier de griffes*, *op. cit.*, pp. 159-178.

les courants qu'ils contestent, courants qui versent tout autant dans la satire, et dont les représentants viennent généralement gonfler leurs propres rangs : Maurice Rollinat, Félicien Champsaur, Charles Cros, Jean Richepin, Jules Laforgue, Georges Rodenbach, pour certains Symbolistes ou Décadents affirmés, écrivent régulièrement pour les revues *Hydropathes* et *Incohérentes*, de même qu'ils fréquentent assidûment les nouveaux cercles de la fantaisie parisienne. Dans son essai sur les *Commencements du rire moderne*, Daniel Grojnowski rappelle d'ailleurs que les formes d'expression du rire à la fin du XIX^e siècle, loin de se cantonner aux genres mineurs, concernent tous types d'écrivains : il note que « des formes littéraires ou plastiques souvent mal perçues (les genres brefs, la narration "en roue libre", le calembour visuel) [sont] diffus[ées] aussi bien [par] des auteurs "populaires" (M. Twain, A. Allais) que des écrivains plus "littéraires" (Villiers de l'Isle-Adam, J. K. Huysmans, Mallarmé, J. Laforgue, J. Renard), voire difficiles d'accès (E. Satie [...],

A. Jarry [...] »³. Dans l'anthologie *L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle* – cette fois établie avec le concours de Bernard Sarrazin – il nous donne une définition particulièrement juste de ces mouvements populaires :

[Il s'agit pour eux] de transgresser les tabous [...] en blasonnant l'obsène, en profanant le haut langage, en désignant d'un hémistiche « l'anus profond de Dieu » ouvert sur le Néant, en tournant en dérision non seulement ceux qu'on trouve ridicules (A. Mérat, F. Coppée) mais aussi ceux qu'on vénère le plus (Baudelaire, Mallarmé). La poésie est mise en crise, si bien que profanation et création entrent en conversation suivie.

Cette littérature développe « une position critique souvent méconnue tant pour son caractère marginal (voire souterrain) que pour sa charge subversive », et cette « subversion fonde le sacrilège en valeur : par le refus de jouer le jeu [...] elle associe de manière incongrue le trivial

³ Daniel Grojnowski, *Aux commencements du rire moderne. L'esprit fumiste*, José Corti, Paris, 1997, p. 15.

au poétique »⁴. Dans « La Science de l'amour », Frédéric Chopin peut alors être qualifié de « ridiculement impratique ». Il refuse d'enseigner au héros une mélodie dont il a besoin pour séduire une jeune femme, et lui recommande d'aller plutôt consulter son élève, qu'il présente comme « plus fort que lui-même ». Le lecteur averti contredira sans doute cette dernière assertion, mais pas le héros, qui ajoute de but en blanc, après l'avoir rencontré : « ce qui était reste vrai ». Puis c'est Alfred de Musset qui est moqué : « bohème indécrottable » dont l'élève, là encore, est « bien plus fort que [le] maître »⁵. Grojnowski revient qui plus est sur le rôle fondamental de l'écrit de cabaret dans l'épanouissement d'une communication entre les genres littéraires. S'il souligne bel et bien l'existence d'une scission entre des poésies qui « touchent des publics différents – l'un plus lettré, l'autre

⁴ Daniel Grojnowski, *L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle*, *op. cit.*, pp. 43-44.

⁵ Charles Cros, « La Science de l'amour », *Le Collier de griffes*, *op. cit.*, pp. 159-178.

plus populaire », il reconnaît malgré tout que ces derniers « peuvent [...] se côtoyer, ou se mêler, dans les cabarets et les cafés-concerts »⁶, réunis pour l'occasion dans un lieu qui mélange formes et tonalités. Car comme il le confirme également, entre « une littérature qui se confine dans les hautes sphères et celle qui s'adresse au plus grand nombre, l'écrit de cabaret vise un public où se mêlent [les] bohèmes lettrés, les petits fonctionnaires et les gens du monde. Il se veut à la fois élitiste et populaire, familier mais artiste »⁷. Ainsi dans la « Chanson des sculpteurs », du *Coffret de santal*, les sculpteurs évoquent les « princip's de l'art ! », mais sur un ton des plus familiers, entre la chansonnette de cabaret et les dégoiseries d'ivrognes. L'objectif est de parodier les manifestes à haute portée intellectuelle en leur préférant l'inspiration instinctive, la joie, la vulgarité, et l'énoncé ne repose plus sur une démonstration argumentée, mais vire à l'absurde, les

⁶ Daniel Grojnowski, *L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle*, op. cit., pp. 43-44.

⁷ *Ibid.*, p. 17.

Charles Cros, Choix de poèmes

sculpteurs débitant des banalités aussi tordantes
qu'inattaquables :

*Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l'mond' s'épanche !
Le marbre est un' matière à part,
Y en n'a pas d' plus blanche.
Proclamons les princip's de l'art !
Que personn' ne bouge !
La terr' glais', c'est comm' le homard ;
Quand c'est cuit, c'est rouge.
Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l'mond' s'amuse !
Le bronx' dure, à moins qu' par hasard,
Pour des cloch's on n' l'use.
Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l' mond' se soûle !
Quoique l' plâtr' soit un peu blafard,
Il coul' bien dans l' moule.
Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l' mond' s'entende !*

Charles Cros, Choix de poèmes

*Les contours des femm's, c'est du lard,
La chair, c'est d' la viande*⁸.

Différemment, Cros met en évidence une instabilité de ton dans le premier poème du *Coffret de santal*, « Préface ». Art poétique déguisé, traité de style, il entend y répudier l'abus de la pompe pour ouvrir sa poésie à plus de simplicité :

*Bibelots d'emplois incertains,
Fleurs mortes aux seins des almées,
Cheveux, dons de vierges charmées,
Crépons arrachés aux catins,*

⁸ Charles Cros, « Chanson des sculpteurs », *Le Coffret de santal* [Alphonse Lemerre Editeur, Paris, 1873], Tresse, 1879, pp. 227-228.

Charles Cros, Choix de poèmes

*Tableaux sombres et bleus lointains,
Pastels effacés, durs camées,
Fioles encore parfumées,
Bijoux, chiffons, hochets, pantins,*

*Quel encombrement dans ce coffre !
Je vends tout. Accepte mon offre,
Lecteur. Peut-être quelque émoi,*

*Pleurs ou rire, à ces vieilles choses
Te prendra. Tu paieras, et moi
J'achèterai de fraîches roses⁹.*

Charles Cros dénigre son ouvrage avant même son commencement... Se livrant de concert à un exercice de création et de destruction, il dresse le bilan d'un recueil à venir dont il déconseille presque la lecture. Le poème exprime en outre avec beaucoup d'humour l'indécision

⁹ Charles Cros, « Préface », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, p. 2.

entre une poésie marquée par l'esthétique de Décadence et une autre plus épurée, revenue à quelque chose de simple et de franc, qui tire sa source de la poésie pastorale, du Bucolisme et de l'écrit de cabaret.

Elle est peut-être encore plus prégnante dans le « Sonnet » dédié à Mme S. C., du *Coffret de santal*, où « [b]ien que Parisienne en tous points » et « [s]ous des aspects mondains et roués », le personnage, incarnation de la poésie, « n'aim[e] au fond que la campagne verte », conserve « dans [son] être un parfum bucolique »¹⁰. Dans le poème posthume « Caresse », ce sont les deux premiers vers de chaque strophe qui viennent contraster de façon abrupte avec les deux derniers. Tous les deux vers, la Décadence achève le Bucolisme et l'évocation amoureuse, innocente, de la nature, symbole de la passion du

¹⁰ Charles Cros, « Sonnet », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 193-194.

Charles Cros, Choix de poèmes

poète pour l'être aimé ; « profanation et création », de nouveau, « entrent en conversation suivie »¹¹ :

*Tu m'as pris jeune, simple et beau,
Joyeux de l'aurore nouvelle ;
Mais tu m'as montré le tombeau
Et tu m'as mangé la cervelle.*

*Tu fleurais les meilleurs jasmins,
Les roses jalousaient ta joue ;
Avec tes deux petites mains
Tu m'as tout inondé de boue.*

*Le soleil éclairait mon front,
La lune révélait ta forme ;
Et loin des gloires qui seront
Je tombe dans l'abîme énorme¹².*

¹¹ Daniel Grojnowski, *L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle*, op. cit., pp. 43-44.

¹² Charles Cros, « Caresse », *Le Collier de griffes*, op. cit., p. 93.

Charles Cros, Choix de poèmes

Cros semble y regretter le premier regard, frais, qu'il posait sur la littérature, mis à mal par l'influence de la modernité artistique et de son goût pour l'abattement. Dans le poème « Avenir », il parle plutôt de sa poésie comme d'une œuvre vivante, à l'égal d'un passé champêtre qu'il expérimentait dans sa jeunesse. Plus de Décadence affichée, donc, mais il nous prévient que l'âge recouvrira ses mots d'un voile funèbre, affirmant finalement une déchéance inéluctable, que seuls compromettent les jeunes lecteurs futurs :

*Les coquelicots noirs et les bleuets fanés
Dans le foin capiteux qui réjouit l'étable,
La lettre jaunie où mon aïeul respectable
À mon aïeule fit des serments surannés,*

*La tabatière où mon grand-oncle a mis le nez,
Le trictrac incrusté sur la petite table
Me ravissent. Ainsi dans un temps supputable
Mes vers vous raviront, vous qui n'êtes pas nés.*

Charles Cros, Choix de poèmes

*Or, je suis très vivant. Le vent qui vient m'envoie
Une odeur d'aubépine en fleur et de lilas,
Le bruit de mes baisers couvre le bruit des glas.*

*Ô lecteurs à venir, qui vivez dans la joie
Des seize ans, des lilas et des premiers baisers,
Vos amours font jouir mes os décomposés¹³.*

Un équilibre instable domine le poème, un exercice de funambule entre pastorale et Décadence, extinction et renaissance, miroirs d'un siècle à cheval entre tradition et modernité, conscient d'assister à l'agonie d'une époque et à l'avènement d'une autre. Paul Verlaine parlait déjà en ces termes de Charles Cros dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, il notait un jeu d'oppositions dans sa poésie en y relevant « des sentiments tour à tour frais à l'extrême et raffinés presque trop, des bijoux tour à tour délicats [...] et simples comme un cœur d'enfant »¹⁴. Plus tard, André

¹³ Charles Cros, « Avenir », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 207-208.

¹⁴ Paul Verlaine, *Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 335, 1888.

Charles Cros, Choix de poèmes

Breton préviendra le lecteur : provocateur, il rappellera que le « pur enjouement de certaines parties toutes fantaisistes de son œuvre ne doit pas faire oublier qu'au centre [de ses] plus beaux poèmes [...] un revolver est braqué »¹⁵. « Roses et muguets », « Résipiscence », « À des amants »¹⁶... Nombreux sont les poèmes de Cros qui rendent justice à l'analyse de Breton. Dans *Les Désemparés*, Patrice Delbourg élargit l'antinomie, affirme qu'entre « le point fixe et l'immensité, entre le flux éternel et l'instant arrêté, [Charles Cros n'aura] jamais [su] choisir »¹⁷.

Mais sa poésie ne doit cependant pas être réduite à d'uniques tensions antithétiques. Elle demeure fuyante, à

¹⁵ André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1950.

¹⁶ Charles Cros, « Roses et muguets », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 17-19 ; « Résipiscence », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, p. 239 ; « À des amants »

¹⁷ Patrice Delbourg, *Les désesparés*, Le Castor Astral, Paris, 1996, p. 13.

l'image de l'esthétique fin-de-siècle, résiste à la classification de genre, et on peut parfois lire Charles Cros en s'interrogeant sur l'identité de l'auteur : « est-ce bien de lui ? Ne me suis-je pas trompé de livre ? ». Dans « L'Heure froide », texte dédié au moment incertain où le jour commence à poindre quand la nuit tarde à finir, on ne le reconnaît plus : le Bucolisme a disparu, de même que la pastorale, ils ont laissé leur place à la description Décadente teintée de Naturalisme, au souvenir des orgies antiques, et sa prose a cette qualité d'annoncer la peinture Symboliste¹⁸, tout en évoluant vers la prise de notes, se rapprochant en cela des premiers essais de *stream of consciousness* dont Édouard Dujardin sera l'initiateur :

Les crépuscules du soir m'ont laissé tant de pierrieres dans la mémoire, qu'il me suffît de prononcer ces mots « crépuscules du soir,

¹⁸ Lire également à ce sujet : « Phantasma », et la première strophe des « Déserteuses », in Charles Cros, *Le Collier de griffes : derniers vers inédits*, Émile Gauthier, P.-V. Stock éditeur, 1908, pp. 5 et 9.

Charles Cros, Choix de poèmes

splendeurs des couchants » pour évoquer à la fois les souvenirs solennels de vie antérieure et les ravissements de jeunesse enivrée. Et puis, après le crépuscule, la douce nuit transparente ou bien encore la bonne nuit, épaisse comme des fourrures. Alors, à Paris, le gaz s'allume. L'été, le gaz, brillant parmi les arbres des jardins, donne aux feuilles qu'on ne voit qu'en dessous, des tons verts et mats de décor de féerie. L'hiver, le gaz dans le brouillard raconte tous les délires du soir : le thé, le vin chaud dans les familles, la bière et les nuages de tabac dans les cafés [...]. Puis [l]es passants deviennent plus rares. On rentre. [...] Quelques querelles d'ivrognes. Des dames en capeline sortent des soirées honnêtes ; des vendeuses de volupté chuchotent leurs offres, modestes à cause de l'heure avancée. [...] (Dans la vie antique, c'est à cette heure-là que les dormeurs des orgies se font éveiller par les esclaves. On remet de l'huile aux lampes mourantes. On sert à boire. On s'agite. On chante. Mais c'est pour oublier la mortelle influence qui est sur la maison. [...]) [Ê]tre seul chez soi, sans dormir, c'est l'horreur. Il semble que l'ange

Charles Cros, Choix de poèmes

*de la mort plane sur les hommes, profitant de leur sommeil implacable pour choisir sa proie pendant que nul ne s'en doute*¹⁹.

Il ne s'agit plus de moquer la Décadence, ici, mais d'y adhérer, en lui greffant d'autres influences. Celles-ci se confondent, de même qu'avec l'esthétique fin-de-siècle les genres et les formes s'amalgament, s'additionnent ou se séparent, se dispersent... Il n'y a plus d'autre règle que le mouvement, et avec lui la métamorphose : métamorphose des influences littéraires, donc, mais aussi scientifiques : c'est le cas notamment avec la théorie de Charles Darwin sur les lois de l'évolution et les phénomènes de transmission entre les espèces, qui accrédite l'idée d'un mouvement organique régentant le vivant, soumettant chacune des expressions du monde sensible à son activité puis induisant entre elles une forme

¹⁹ Charles Cros, « L'Heure froide », *Le Coffret de santal, op. cit.*, pp. 268-271.

de filiation, de relation de cause à effet, ayant pour vertu de garantir l'unité de l'ensemble.

Essentielle à la compréhension des sentiments qui animent la plupart des artistes fin-de-siècle, cette filiation, que l'on pourrait envisager en terme de co-dépendance, évoque la permanence d'une chaîne active à l'échelle de la planète, puis surtout d'un asservissement biologique dédaignant autant le sujet pensant que sa singularité. À l'éternité de l'être s'oppose désormais la fugacité de l'identité, qui éveille les auteurs à la fatalité, l'identité n'étant plus la résultante d'une volonté, d'un jugement, mais bien le produit d'un déterminisme qui la laisse en suspens entre les métamorphoses et profile sa fragilité – voire sa vacuité. Difficile, en effet, de parler d'identité devant une manifestation en perpétuelle mutation, mouvante, qui ne laisse que peu le loisir à la pensée humaine d'intercéder. Comme le concède le personnage d'Albert, dans un roman de Louis Dumur, l'Homme n'est

plus qu'une « pauvre boulette de substance [...] dans la bourbeuse chimie du monde »²⁰.

La théorie darwinienne n'investit pas le texte pour être célébrée, ceci dit. Triturée, elle souligne un mépris, plus ou moins marqué selon les créateurs, à l'égard d'une société et d'un art abusivement soustraits au dictat de la rationalisation et d'une compréhension mécanique du monde. En littérature, le reproche s'adresse surtout à un art Naturaliste contre lequel on cherche à s'élever : Symbolistes et Décadents principalement, mais également Hydropathes, artistes du Chat Noir... entendent mettre un terme à l'ultra-réalisme et au scientisme prônés par l'école zolienne. En guise de provocation, ils adoptent les mêmes armes que ce courant – la théorie scientifique – qu'ils déforment, qu'ils distordent jusqu'à l'excès pour

²⁰ Louis Dumur, *Albert* [Bibliothèque littéraire et artistique, Paris, 1890], in Guy Ducrey [textes établis, présentés et annotés par], *Romans fin-de-siècle*, Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, 1999, p. 224.

Charles Cros, Choix de poèmes

la faire s'ouvrir aux dérives de l'imaginaire et l'obliger à participer à la reconduction du rêve et de la fantaisie dans la création artistique. Il s'agit de pasticher, de caricaturer la science bien plus que d'en chanter les mérites, de l'intégrer à une vision fantasmée de l'existence où le sentiment, le mystère et la transcendance retrouvent une place de choix.

Charles Cros écrit « La Science de l'amour » en ce sens. Le héros y jure d'analyser l'amour et de développer une méthode de drague infallible, pour que les dames lui cèdent systématiquement. Hilarant de bout en bout, le texte manie une douce ironie qui impose d'emblée la défaite de la science, quoiqu'il faille attendre la chute pour s'en assurer. Le personnage promet pourtant des résultats, conserve l'œil aiguisé de l'observateur scientifique. Il a d'ailleurs toujours pensé, « d'accord avec la cohorte serrée des savants modernes, que l'homme n'est qu'un sténographe des faits brutaux, qu'un secrétaire de la nature palpable », et il répudie la versatilité

des fantasques, des écrivains qui ne savent examiner la chose :

Je m'étais dit : je veux étudier l'amour, non comme les Don Juan qui s'amusent sans écrire, non comme les littérateurs qui sentimentalisent nuageusement, mais comme les savants sérieux. Pour constater l'effet de la chaleur sur le zinc, on prend une barre de zinc, on la chauffe dans l'eau à une température rigoureusement déterminée au moyen du meilleur thermomètre possible ; on mesure avec précision la longueur de la barre, sa ténacité, sa sonorité, sa capacité calorique, et on en fait autant à une autre température non moins rigoureusement déterminée. C'est par des procédés aussi exacts que je me proposai [...] d'étudier l'amour.

Pour achever ce bilan déplorable, de siècles d'incapacité de la part des dragueurs mais surtout des auteurs, il change sans le nommer le célèbre proverbe « mettre sa pierre à l'édifice » en : « apporter son atome dans l'infinité des atomes qui composent la majestueuse pyramide des vérités scientifiques », asseyant définitivement l'autorité de la science sur la littérature et récusant humoristiquement l'invasion du jargon scientifique dans

l'écriture. Malheureusement, occupé à ses examens minutieux, et alors que l'expérience semble évoluer correctement, il oublie le caractère imprévisible de l'amour et se voit berné par la jeune femme qu'il pensait contrôler. Dans une dernière lettre – nouvelle ironie que de se voir annoncer son revers par les mots – alors qu'il vient de réussir à coucher avec elle en la faisant fuir son domicile, elle lui apprend qu'elle s'est servie de lui pour se débarrasser de ses parents et qu'elle part désormais faire carrière sur les planches, à l'étranger, accompagnée d'un « grand seigneur russe, moins sérieux et plus sensible que [lui] », qui « [l']emporte dans sa malle »²¹.

Le texte est caractéristique de l'esprit de subversion qui touche une partie des Lettres à l'époque. Et Cros ne s'arrête pas là : il s'attaque aussi, comme beaucoup de ses contemporains, au mouvement organique postulé par Darwin. Plutôt que d'arrêter le phénomène de

²¹ Charles Cros, « La Science de l'amour », *Le Collier de griffes*, *op. cit.*, pp. 159-178.

transmission entre les espèces à des correspondances entre les êtres vivants, il l'exacerbe, le pousse à la déraison en faisant participer l'inanimé, l'hallucination ou l'intangible à son activité : Hommes, ombres, animaux, statues, végétaux, fantômes... quelle que soit la réalité, celle-ci devient susceptible de connections infinies avec son entourage. Le mélange des genres, l'hybridation des médiums qui modifient, à la fin du XIX^e siècle, la *nature* de l'œuvre, font partie de cette réappropriation pour le moins dérangée de la science, même si la contamination s'étend à tout niveaux de la création : dans « Je sais faire des vers perpétuels », Cros relègue ainsi par l'énumération une diversité de substantifs sur un même plan. Les objets, les emplois, les lieux, perdent leur sens et leur valeur, noyés dans l'amoncellement de termes confondus les uns avec les autres :

*Je sais faire des vers perpétuels. Les hommes
Sont ravis à ma voix qui dit la vérité.*

Charles Cros, Choix de poèmes

*La suprême raison dont j'ai, fier, hérité
Ne se payerait pas avec toutes les sommes.*

*J'ai tout touché : le feu, les femmes, et les pommes ;
J'ai tout senti : l'hiver, le printemps et l'été
J'ai tout trouvé, nul mur ne m'ayant arrêté.
Mais Chance, dis-moi donc de quel nom tu te nommes ?
Je me distrais à voir à travers les carreaux
Des boutiques, les gants, les truffes et les chèques
Où le bonheur est un suivi de six zéros.*

*Je m'étonne, valant bien les rois, les évêques,
Les colonels et les receveurs généraux
De n'avoir pas de l'eau, du soleil, des pastèques²².*

²² Charles Cros, « Je sais faire des vers perpétuels » ;
préoriginale : *Le Scapin*, 1^{er} juin 1886.

Charles Cros, Choix de poèmes

Il réitère la chose dans « Memento », pointant qui plus est du doigt « l'agitation incessante » des époques modernes, et ses « êtres trépignants » :

*Les êtres trépignants, amoureux de l'utile,
Passent le temps fuyard à des combinaisons
D'actions au porteur, de canaux, de maisons
De commerce, où leur sens s'éteint ou se mutile.*

*D'autres ont ici-bas un but aussi futile,
Fabriquant des tableaux, des vers, des oraisons,
Cela, pour que leur nom, durant quelques saisons,
Près des noms des chevaux vainqueurs au turf, rutile.*

*Vous avez pris la vie autrement. Vous pensez
Que l'agitation incessante, illusoire,
N'est pas œuvre de dieu, mais rôle d'infusoire.*

Charles Cros, Choix de poèmes

*À rire en plein soleil croyez bien dépensés
Les lugubres instants d'un monde provisoire,
Et n'enlaidissez pas comme les gens sensés²³.*

Le lecteur reconnaît en filigrane la critique acerbe de Cros à l'égard d'une certaine forme de pensée (« suprême raison », « gens sensés »). Il condamne également de nouveaux modes de vie, qu'il relie subtilement à une énergie collective, par l'énumération, le foisonnement et le choix des termes (« agitation », « trépignants », « temps fuyard », « chevaux vainqueurs au turf »). Un mouvement rapide investit les villes et la modernité. Le grouillement, l'affolement, prennent de plus en plus d'importance. Une pluralité d'innovations techniques érige le courant, la circulation et la communication en symboles d'une révolution socio-économique, événements qui ont tendance à donner plus de poids à l'esthétisation d'une

²³ Charles Cros, « Memento », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 209-210.

substance universelle et d'une filiation entre les formes : le télégraphe, la mécanisation des industries, l'électricité, le téléphone, la voiture, les chemins de fer... chacune de ces avancées évoque un mouvement énergétique. Outré à l'extrême, il en devient presque palpable, tangible, et bien souvent s'impose en force autoritaire pour une littérature qui, si elle dénigre généralement le christianisme, convie cependant la religiosité à arpenter d'autres territoires. Nouvelle clé de compréhension du monde, le mouvement organique se substitue à la transcendance usuelle pour commander aux besoins théologiques de l'espèce. Tout contexte devient prétexte à son évocation : il peut s'incarner dans le vent, la sensation... ou, comme chez Cros, dans le fleuve, héros d'une longue digression poétique où le circuit du fleuve devient fédérateur du monde alentour, des travailleurs, des formes, des paysages... Le fleuve s'accapare littéralement la vie dont il figure le cœur. Et l'idée de courant imprègne chacun des objets de la perception pour mettre en exergue la persistance d'une énergie universelle :

Charles Cros, Choix de poèmes

[L]’eau court trop brutale et d’une ardeur trop neuve
Pour féconder le sol. Sur ces bords déchirés,
Aubépines, lavande et thym, genêts dorés
Trouvent seuls un abri dans les fentes des pierres.
Voici que le torrent heurte en bas les barrières
De sable et de rochers par lui-même trainés.
C’est la plaine. Il s’y perd en chemins détournés
Qui calment sa fureur. Et quelques petits arbres
Suivent l’eau qui bruit sur les grès et les marbres.
Ces collines, derniers remous des monts géants,
Flots figés du granit coulant en océans,
Ces coteaux, maintenant verts, se jaspent de taches
Blanches et rousses qui marchent. Ce sont les vaches
Ou, plus près, le petit bétail. Le tintement
Des clochettes se mêle au murmure endormant
De l’eau.

[...]

Les champs sont possédés par les puissants. Au bord

Charles Cros, Choix de poèmes

*Ceux qui n'ont pas l'espoir des moissons vont en foule
Attendre l'imprévu qu'apporte l'eau qui coule :
Paillettes d'or, saphirs, diamants et rubis,
Que les roches, après tant d'orages subis,
Abandonnent du fond de leur masse minée,
Sous l'influx caressant de l'eau froide, obstinée.
[...]*

*D'autres, durs au travail sèment en rond les plombs
Des grands filets ; l'argent frétilant des poissons
Gonfle la trame grise [...].
Mais le gain est précaire, et plus d'un écumeur
Descend, cadavre enflé, dans le flot endormeur.*

*Le fleuve emporte tout, d'ailleurs. Car de sa hache
Le bûcheron, tondeur des montagnes, arrache
Les sapins des hauteurs, qu'il confie au courant ;
Et, plus bas, la scierie industrielle prend*

Charles Cros, Choix de poèmes

*Ces arbres, et, le Fleuve étant complice encore,
Les dépèce, malgré leur révolte sonore*²⁴.

Malgré tout, il faut préciser qu'il existe une tension, chez Cros, entre des poèmes où le monde régi par un mouvement perpétuel vient contraster avec le caractère immuable du poète, et d'autres où l'agitation permanente du poète contraste avec l'immobilité du monde qui l'entoure. Nous sommes de retour à la citation de Delbourg, à l'indécision de Cros entre « le point fixe et l'immensité, entre le flux éternel et l'instant arrêté »²⁵. Dans bien des situations, la ville, la foule, les lieux de bohèmes, circulent alors autour de héros qui, eux, demeurent immobiles, souvent par manque d'argent – cette fameuse « dèche » qui parcourt tout le champ de la

²⁴ Charles Cros, *Le Fleuve*, Librairie de l'eau forte, Paris, 1874, pp. 6-8.

²⁵ Patrice Delbourg, *Les désemparés*, *op. cit.*

création fin-de-siècle. Dans le poème « Aux imbéciles », les citoyens, riches et moins riches, ont le privilège d'utiliser les chemins de fer, quand le poète reste sur le quai : « On devient très fin, / Mais on meurt de faim, / À jouer de la guitare, / On n'est emporté, / L'hiver ni l'été, / Dans le train d'aucune gare. / Le chemin de fer / Est vraiment trop cher. / Le steamer fendeur de l'onde / Est plus cher encor ; / Il faut beaucoup d'or / Pour aller au bout du monde »²⁶. Dans « Drame », tiré du *Coffret de santal*, la nature évolue, mais le héros s'étend « dans l'herbe caressante », les « moucheron, les faucheux, les fourmis / Passent sur [lui], sans que [s]on corps les sente ». C'est que : « il pense à [s]a maîtresse absente ». Ensuite, il retourne à la ville, longe « la rue aux bruits divers ». Le gaz « brille aux cafés grands ouverts, / Les bals publics, flots d'obscène souplesse, / Montrent des chairs ». Il consent, « accablé », « muet », à « boire », avec ses amis, la « bière blonde, ivresse alourdissante », et il

²⁶ Charles Cros, « Aux imbéciles », *Le Collier de griffes, op. cit.*, pp. 101-102.

souhaite qu'ils « parl[ent], chant[ent] ! Rire [leur] est permis ». Mais lui ne peut participer, il « pense à [s]a maîtresse absente »²⁷. Dans « Lento », il « ouvre [s]on âme à la foule criarde », il se tient prêt, attend d'elle qu'elle « [a]ssi[ège] le réduit de [s]es rêves défunts, / [p]iétin[e] le doux nid de soie et de fourrures ; / [f]ond[e] l'or, arrach[e] les pierres des parures »²⁸. Dans « Romance », enfin, affligé par la perte de l'être aimé, le poète observe la nature vivante, autour de lui, « [l]e bleu matin » qui fait « pâlir les étoiles », la brume qui met « ses voiles » puis qui est « déchirée » par le jour, tandis que dans son cœur à lui « [r]ègne l'ennui morose »²⁹. Dans « Indignation », au contraire, il clame son désir d'immobilité, de contemplation, mais pris par la nécessité de gagner sa vie,

²⁷ Charles Cros, « Drame », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 149-155.

²⁸ Charles Cros, « Lento », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 110-114.

²⁹ Charles Cros, « Romance », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 24-25.

par l'exigence que réclame la littérature, il n'est jamais en repos : « J'aurais bien voulu vivre en doux ermite, / Vivre d'un radis et de l'eau qui court. / Mais l'art est si long et le temps si court ! / Je rêve, poignards, poisons, dynamite ». Paradoxalement, l'immobilité du rêve lui autorise une agitation constante, et il s'imagine auteur en vogue, à la tête des arts et du « monde nouveau », quoique sans le sou. Dans ce même rêve, il est demandé partout, court les salons et les réceptions mondaines, joue « du feu, de l'air, de la lyre », s'affaire autour d'une masse immobile, « ébahi[e] »³⁰ par ses écrits.

Le mouvement organique est bel et bien dérégulé : Cros l'outre, il le caricature, un exercice qui, nous allons le voir, contamine aussi le personnage. Une position se généralise, dans l'art fin-de-siècle : déclasser l'espèce humaine, portraiturer la faillite de l'individu devant la toute-puissance du corps et de la loi biologique.

³⁰ Charles Cros, « Indignation », *Le Collier de griffes*, *op. cit.*, pp. 97-100.

L'Homme s'éveille à son insignifiance, pris au piège d'une loi qui le gouverne, il constate la misère d'une condition qui le résout à la dépendance et à l'inutilité. En littérature triomphe la déroute de l'être face à lui-même, face à la nature, face à un corps qui prend le dessus sur l'espèce jusqu'à réclamer son indépendance. Des déformations physiques introduisent le lecteur à des personnages partagés, dispersés ; la vie, de plus en plus, se conçoit dans l'arrachement, une perspective que la philosophie de Schopenhauer se charge de compléter, principalement en mettant en évidence la nature inachevée du sujet pensant : incapable de se contempler hors de lui-même, échouant à aborder la réalité autrement qu'en vertu d'un unique point de vue, il confirme à quel point la perception humaine relève du morceau, du manque, combien elle ne reflète qu'un fragment dans la totalité des regards. Il règne dans les œuvres une forme d'éclatement de l'être, de vaporisation du Moi que les auteurs se plaisent à manifester physiquement : le corps explose, remet en cause les contours du personnage via le démem-

brement³¹. Dans « Sonnet d'Oaristys », la jeune femme dont est épris le poète est découpée, les yeux du héros la divisent comme un scalpel découperait un corps sur une table de chirurgie. La jeune femme a perdu sa totalité ; morcelée, elle investit le poème en pièces :

*Tu me fis d'imprévus et fantasques aveux
Un soir que tu t'étais royalement parée,
Haut coiffée, et ruban ponceau dans tes cheveux
Qui couronnaient ton front de leur flamme dorée.
Tu m'avais dit « Je suis à toi si tu me veux » ;
Et, frémissante, à mes baisers tu t'es livrée.*

³¹ À titre informatif, il nous faut ajouter que les techniques de conception du personnage développées par le roman russe durant la seconde partie du XIX^e siècle influent considérablement sur ces pratiques : en opposant à l'habituel portrait instantané du personnage une identité plutôt construite par bribes, déployée au fil de la narration, les écrivains russes participent à la propagation du démembrement dans la littérature.

Charles Cros, Choix de poèmes

*Sur ta gorge glacée et sur tes flancs nerveux
Les frissons de Vénus perlaient ta peau nacrée.*

*L'odeur de tes cheveux, la blancheur de tes dents,
Tes souples soubresauts et tes soupirs grondants,
Tes baisers inquiets de lionne joueuse*

*M'ont, à la fois, donné la peur et le désir
De voir finir, après l'éblouissant plaisir,
Par l'éternelle mort, la nuit tumultueuse³².*

À l'heure où la science prend le dessus sur le christianisme, où la religion est mise en péril par le cartésianisme inspiré des Lumières, déformer la science est également le point de départ de sa divinisation. Ainsi l'organe, défié autant pour renouer avec une forme de spiritualité (création) que pour se moquer de la science (destruction), dont les dogmes constituent de nouvelles

³² Charles Cros, « Sonnet d'Oaristys », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 75-76.

Charles Cros, Choix de poèmes

paroles d'évangile. José-Maria de Heredia, Charles Cros et Gustave Pradelle, dans un poème sans titre tiré de l'*Album zutique*, illustrent cette vénération irréaliste en représentant le ventre à la fois comme un organe corporel et un arcane symbolique, corps creux destiné à l'ingestion semblable au poème qu'on remplit de vers et de mots, et transformé pour l'occasion en objet de culte :

*Ventre de jade blanc, poli,
Veiné de lapis-lazuli,
Comme ces coupes que Desgoffe
Peint sur un fond de lourde étoffe,*

*Ventre de nacre, dont nul pli
Ne ride le cintre assoupli,
Je veux, paphique philosophe,
Sur ta blancheur graver ma strophe*

*Ventre de satin, emperlé
Par le frisson qui t'a frôlé,
Ventre frais, je t'aime et te baise.*

Charles Cros, Choix de poèmes

*Ventre de neige, ton nombril
Rose comme un bouton d'avril
Sourit au désir et l'apaise³³.*

La célébration et la sacralisation radicalisent plus efficacement l'indépendance du membre, ici. Les membres, les organes, figurent ces nouveaux dieux vers lesquels on se tourne pour trouver la tranquillité. Dans une déformation pour le moins satanique, ils ont remplacé la prière, choisissent d'exciter le désir plutôt que de le proscrire, encourageant l'attitude impie. On le remarque encore dans « Possession », poème charnel ex-

³³ Pièce signée José-Maria de Heredia, C. Cros (C.C.), Gustave Pradelle (G.P.), Poème sans titre, *Album zutique* [recueil composé entre 1871 et 1872, première publication en 1943], in Pascal Pia [présentation, transcription typographique et commentaires], *Album zutique*, Éditions du Sandre, Paris, 2008, p. 43.

Charles Cros, Choix de poèmes

trait du *Coffret de santal* :

*Puisque ma bouche a rencontré
Sa bouche, il faut me taire. Trêve
Aux mots creux. Je ne montrerai
Rien qui puisse trahir mon rêve.*

*Il faut que je ne dise rien
De l'odeur de sa chevelure,
De son sourire aérien,
Des bravoures de son allure,
Rien des yeux aux regards troublants,
Persuasifs, cabalistiques,
Rien des épaules, des bras blancs
Aux effluves aromatiques.*

[...]

*Et je me sens comme emporté,
Épave en proie au jeu des vagues,*

Charles Cros, Choix de poèmes

*Par le vertige où m'ont jeté
Ses lèvres tièdes, ses yeux vagues.*

Le rapport tend déjà plus explicitement à l'asservissement : le membre manipule le personnage, parce qu'il devient, plutôt que l'être aimé, la cause et la cible des serments amoureux (il possède, « emport[e] »), parce qu'il garantit l'avancée et l'intensité des relations entre les personnages. Surtout, il favorise le discours d'un être clamant paradoxalement son silence, à l'image des nonnes aux pensées impures, dont les adjurations ne suffisent à reposer l'esprit.

Vouer un culte au morceau a donc pour effet d'exacerber la décadence humaine soulevée au préalable par la libération du membre. Sans doute faudrait-il y voir un signe d'abandon : le personnage fin-de-siècle avoue sa défaite en glorifiant le corps qui le gouverne, le membre qui le domine. Parfois, comme dans « Possession », celui-ci s'ouvre à l'émotion humaine : les yeux « demand[ent], les « teintes roses » de la joue « parl[ent] », et elles parlent

« matin, aurore, fraîcheur », la nature s'unifiant au corps pour former une nouvelle créature, anthropomorphe, quintessence du darwinisme raturé et perversi. À l'image du texte qui amalgame les formes et les genres, qui singe les lois de l'évolution par le métissage anormal, proches des croisements entre espèces flirtant avec l'immoralité, l'Homme est bouleversé dans ce qui fonde son essence et son humanité. Plus loin dans le poème, ce sont les « bleuets, les lys, les roses », qui reflourissent en même temps que les femmes, comme si la femme elle-même n'était plus qu'une fleur, et l'âme de la jeune femme, « à l'étroit » dans son corps, réussit à contrecarrer la dictature physiologique : elle « dépasse la chair et rayonne autour », se diluant métaphoriquement dans « [l']or des papillons », la « nacre », la « fleur des pêches »³⁴. Mais la victoire de l'âme est aussi l'échec de l'individu, constamment brisé, privé de lui-même, dont la scission demeure inévitable. La tension entre les extrêmes, quant à elle, continue

³⁴ Charles Cros, « Possession », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 131-132.

d'exposer son indissolubilité : force est de constater que la mort est toujours porteuse de vie. Une vie réarrangée, certes, monstrueuse souvent, et au combien bizarre, mais l'existence subsiste malgré sa déliquescence. Le ton invite, il est vrai, régulièrement à la morosité, comme dans « Délabrement », où l'esprit se change en « appartement vide », « [d']où sont déménagés les meubles, les tentures », où « le sol est jonché de paille et de chiffons ». Et la nature est conviée à parachever l'assemblage : il faut que « la pluie et le vent » couvrent « de moisissure » et de « mousse verte » les « débris » de l'esprit. Le personnage concluant : « horreur des souvenirs aimés ! »³⁵ Le poème est preuve que l'individu, malheureusement, agonise, soumis à des considérations physiques qui l'enchaînent, quoique nombre de poèmes, chez Cros, usent de l'agrégat surnaturel en adéquation avec une mélancolie douce, suave, toujours sous le coup d'une légère tristesse, mais bien éloignés des gouffres effroyables dans lesquels nous

³⁵ Charles Cros, « Délabrement », *Le Coffret de santal, op. cit.*, pp. 213-214.

font parfois plonger les Décadents. Dans « *Matin* », la fièvre d'une nuit d'amour a laissé sa place à la quiétude des amants allongés, le jeune homme décrit tendrement sa maîtresse en la réinventant, grâce à l'hybridation : elle est cette « panthère » aux baisers hier « voraces », aux mots de « cristal », aux formes de « papillon » et aux cheveux picturaux, « cadre ondoyant à la tête qui penche »³⁶. Dans « *Triolets fantaisistes* », les cheveux s'apparentent plutôt à la toile d'araignée : le poème introduit, encore avec beaucoup de tendresse et profitant du rythme de la chansonnette de cabaret, l'appétit d'ogre de Sidonie pour les hommes. Si elle tient de l'araignée, eux sont les « mouches et les frelons », ou volent, « papillons ». Puis le poème avance et Sidonie devient prédatrice, Cros garde son revolver braqué en dépit de la délicatesse : vampire, elle les « attrape avec les dents », « dévore les imprudents », les « attrape » comme le ferait

³⁶ Charles Cros, « *Matin* », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 73-74.

le « crotale » des oiseaux « qu'il a fascinés »³⁷. La masculinité est réduite à néant – dans « Possession », si la jeune femme libère son âme, lui ne reste d'ailleurs qu'un « esclave lointain »³⁸ – avec cette symétrie que la féminité est, chez Cros comme d'autres, généralement synonyme de bêtise, de prostitution, de poison, de dictatrice froide et implacable.

La modernité a pour elle de transformer, elle apporte des horizons nouveaux, mais en contrepartie, que d'extinctions... (« Quel est le but de tant d'ennuis ? », nous dit Cros, « Nous vivons fiévreux, haletants / Sans jouir des fleurs au printemps »³⁹), à la lueur d'un siècle lui-même en perdition, marqué, en France, par plusieurs

³⁷ Charles Cros, « Triolets fantaisistes », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 82-84.

³⁸ Charles Cros, « Possession », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 131-132.

³⁹ Charles Cros, « Destinée », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 28-29.

Charles Cros, Choix de poèmes

défaites militaires, et, dans le domaine des arts, la fin des grands courants du siècle. Pour les auteurs, la succession est difficile, beaucoup auront à cœur de répéter que tout a été dit, qu'il ne leur reste plus rien à produire. Pourtant, la fin du XIX^e siècle aura été une période des plus fécondes, elle abonde en revues, en poèmes et expérimentations de toutes sortes... Elle aura eu pour elle l'avantage, et le désavantage, de se tenir en équilibre instable, au milieu de tout et de rien à la fois, justement... Immobile et si active, pourtant, comme Charles Cros l'aura tant chanté, et dans « Délabrement », il aurait pu prendre le chemin inverse et conclure : « bonheur des souvenirs haïs ! ». Chez lui, l'alcool, le rêve, la joie, les femmes, l'humour – noir ou burlesque – servent de pendant à la désillusion et à la mort, quand on ne fait pas directement de la mort ou du mal des objets de délectation, par dépit, ou pris par la nécessité de survivre. Il ne faut pas spécialement s'en attrister, puisque

Charles Cros, Choix de poèmes

« [q]uoique l'plâtr' soit un peu blafard, il coul' bien dans l'moule »⁴⁰, comme diraient les sculpteurs !

Sylvain Frezzato *

* Auteur de la thèse : *De la fin d'un siècle à la naissance d'un art : littérature fin-de-siècle et premier cinéma (1850~1910) : étude des éléments thématiques et poétiques d'une convergence esthétique*, 2014 ; auteur d'un recueil de poésie : *Organe(s)*, Peigneurs de comètes, 2017 ; préfacier chez le même éditeur de l'anthologie *Symbolistes*, 2015, et de *Fin-de-siècle* (Laurent Tailhade, Jean Lorrain, Pierre Louÿs), 2017.

⁴⁰ Charles Cros, « Chanson des sculpteurs », *Le Coffret de santal*, *op. cit.*, pp. 227-228.

CHOIX DE POÈMES



Le Coffret de santal

1^{re} édition, Imprimerie niçoise, avril 1873.

*2^{me} édition, Imprimerie générale de
Châtillon-sur-Seine, juillet 1879.*

PRÉFACE

Bibelots d'emplois incertains,
Fleurs mortes aux seins des almées,
Cheveux, dons de vierges charmées,
Crêpons arrachés aux catins,

Tableaux sombres et bleus lointains,
Pastels effacés, durs camées,
Fioles encore parfumées,
Bijoux, chiffons, hochets, pantins,

Quel encombrement dans ce coffre !
Je vends tout. Accepte mon offre,
Lecteur. Peut-être quelque émoi,

Pleurs ou rire, à ces vieilles choses
Te prendra. Tu paieras, et moi
J'achèterai de fraîches roses.

{CHANSONS PERPÉTUELLES}

LA VIE IDÉALE

À May.

Une salle avec du feu, des bougies,
Des soupers toujours servis, des guitares,
Des fleurets, des fleurs, tous les tabacs rares,
Où l'on causerait pourtant sans orgies.

Au printemps lilas, roses et muguets,
En été jasmins, œillets et tilleuls
Rempliraient la nuit du grand parc où, seuls
Parfois, les rêveurs fuiraient les bruits gais.

Les hommes seraient tous de bonne race,
Dompteurs familiers des Muses hautaines,
Et les femmes, sans cancans et sans haines,
Illumineraient les soirs de leur grâce.

Charles Cros, Choix de poèmes

Et l'on songerait, parmi ces parfums
De bras, d'éventails, de fleurs, de peignoirs,
De fins cheveux blonds, de lourds cheveux noirs,
Aux pays lointains, aux siècles défunts.